

Rosa Guitart-Pont

Le mal de la jeunesse *

La jeunesse à laquelle Lacan s'adressait était en général la jeunesse universitaire, celle de Vincennes, de Normale sup, de la fac de droit, de l'université de Milan, etc. Je vais donc tout d'abord dire un mot sur la jeunesse de Vincennes, puisque j'en ai fait partie un peu avant qu'on ne démolisse, en 1980, l'édifice de cette faculté, qui se voulait un centre d'expérimentation.

Vincennes a été créée à l'automne 1968. Les enseignants et les étudiants qui la fréquentaient venaient donc de vivre les événements de Mai 68. Certains y avaient même participé activement. Les murs regorgeaient de mots d'ordre mêlant révolution politique et révolution sexuelle. Ainsi pouvait-on y lire pêle-mêle « à bas le capitalisme », « le pouvoir est dans la rue », « jouissons sans entrave », « il est interdit d'interdire », etc.

Dans le département de sociologie où j'étais inscrite au début, les discussions étaient vives, parfois virulentes, notamment entre communistes et anarchistes et entre les diverses tendances de ces deux idéologies (les tendances communistes étant nettement majoritaires). Il arrivait que les débats finissent en insultes. Or, une des pires insultes était de traiter quelqu'un de réformiste. C'est dire si l'heure était à la révolution. Il arrivait même que le poing levé des révolutionnaires se transforme en coup de poing. Les différends pouvaient également éclater entre les divers départements. Ainsi, les étudiants en sociologie pouvaient s'en prendre à ceux du département de psychologie ou de psychanalyse, les accusant de privilégier l'individualisme au détriment des mouvements collectifs, ou encore de privilégier la théorie au détriment de l'action. Tout ce climat explique l'accueil mouvementé que l'on a réservé à Lacan lors de son intervention en décembre 1969 et notamment la question provocante qu'un étudiant lui a lancée : « Lacan, la psychanalyse est-elle révolutionnaire ? » À quoi a-t-il répondu : « Voilà une bonne question ¹. »

Je laisse en suspens cette bonne question et j'en pose une autre : la jeunesse d'aujourd'hui est-elle aussi révolutionnaire que celle de cette époque ?

Ce qui caractérisait la jeunesse « post-soixante-huitarde » était sa contestation virulente du système social, mais surtout l'espoir qu'un changement était, non seulement possible, mais imminent. D'un côté, l'espoir que la révolution marxiste allait corriger les injustices et l'insatisfaction résultant du capitalisme. De l'autre côté, l'espoir que la sexualité, une fois libérée de la répression du discours bourgeois dominant, serait enfin une source d'épanouissement pour tous. Or, quelques décennies plus tard, on ne peut que constater que le capitalisme règne toujours en maître et que, là où le marxisme s'est imposé, cela ne va guère mieux. De même, si on peut se réjouir que le discours social soit aujourd'hui plus tolérant vis-à-vis de la sexualité, les symptômes dont nous font part les jeunes analysants ne font qu'illustrer que la révolution sexuelle n'a pas tenu, non plus, tout à fait ses promesses.

Malgré ou à cause de cela, il me semble pouvoir dire que la jeunesse d'aujourd'hui est tout aussi insatisfaite et contestataire que celle à laquelle Lacan s'adressait. Mais ce qui a changé, c'est que leur contestation ne s'appuie pas autant sur un discours prêt à l'emploi comme était celui de la révolution sexuelle ou de la révolution marxiste à l'époque. Aujourd'hui, on parle davantage de mouvements alternatifs, mais ceux-ci sont moins doctrinaires. Ce qui à mon avis n'a rien de négatif, même si certains le regrettent en avançant que l'échec du marxisme a tué l'idée même d'utopie, le propre de celle-ci étant de viser le Bien pour tous.

Cette différence étant posée, peut-on en conclure que quels que soient les énoncés de la contestation, celle-ci est spécifique à la jeunesse ? Rien n'est moins sûr. Cela dépend du contexte familial, social et historique. Mais pour nous en tenir au contexte historique récent, on peut citer le romancier Stefan Zweig, contemporain et ami de Freud, qui rend très bien compte de ce qui a été un tournant pour la jeunesse à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Avant cette date, dit-il, les jeunes s'empresaient de s'habiller comme leurs aînés, pour emprunter leur air sage et respectable. C'est dire que, loin de contester le savoir que cette sagesse incarnait, ils n'avaient que la hâte de s'y conformer. Cette sagesse n'est autre que celle promue par le discours du maître dont le discours universitaire se fait l'écho.

C'est également un tournant de la jeunesse que Lacan souligne en 1972 dans son discours à Milan, lorsqu'il dit : « Il y a quelque part de ce qu'on appelle si gentiment, si tendrement, la jeunesse [...] comme si c'était une caractéristique [...] il y a quelque chose qui ne marche plus du côté [...] du discours universitaire. » Puis, un peu plus loin, il ajoute : « Peut-être un jour il y aura un discours qu'on appellera comme ça : le mal de la

jeunesse ². » Et ce mal semble résulter de ce nouveau discours du maître qu'est le discours scientifique, avec son corollaire, le discours capitaliste.

« Le capitalisme, dit Lacan, est follement astucieux, mais il est voué à la crevaisson. C'est intenable ³. » De même en 1974 il déclare, toujours à Milan ⁴ : « Il y a quelque chose qui est devenu impossible [...] du fait d'un certain envahissement [...] du réel [...] Le réel est devenu d'une présence qu'il n'avait pas avant à cause du fait qu'on s'est mis à fabriquer un tas d'appareils qui nous dominent [...]. » Le réel qui a permis de construire tous ces appareils qui dominent l'homme, c'est le réel de la science, et c'est le capitalisme qui s'est fait le promoteur de ces appareils. « C'est uniquement à cause de cela – poursuit Lacan – que nous en sommes poussés à considérer que l'analyse, c'est la seule chose qui puisse nous permettre de survivre au réel. » Il y a, conclut-il, une nécessité à ce qu'il y ait des analystes.

Que ce soit dans ces deux discours à Milan ou dans les deux impromptus de Vincennes, ce dont Lacan essaye de rendre compte, c'est du malaise engendré par ce nouveau discours du maître. Dans ce sens, on pourrait dire qu'il prend la mesure de la révolte des jeunes auxquels il s'adresse. Mais en même temps, il tient à leur signifier le paradoxe de leur discours révolutionnaire. Ainsi déclare-t-il aux jeunes de Vincennes : « L'aspiration révolutionnaire ça n'a qu'une chance d'aboutir toujours au discours du maître. Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire c'est à un maître, vous l'aurez ⁵. » Ce qui était fort gonflé de sa part car c'était contre l'autorité de tout maître que ces jeunes prétendaient se révolter. Puis à Milan en 1972, il dit : « Faire la révolution [...] ça signifie [...] revenir au point de départ. » Et il ajoute : « Il n'y a pas de discours du maître plus vache qu'à l'endroit où l'on a fait la révolution. »

Au vu de ce qui précède, on peut donc constater que si Lacan était très critique vis-à-vis du discours capitaliste, il n'attendait rien du discours révolutionnaire. Et cela du fait qu'il mettait les deux discours dans le même panier.

Discours capitaliste et discours révolutionnaire

Quelques passages dans *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960) sont très éclairants à ce sujet. Lacan savait qu'il comptait parmi son audience un certain nombre de jeunes marxistes. Sachant que le marxisme milite pour une meilleure répartition des biens, c'est probablement à leur intention qu'il fait un développement sur l'utilitarisme de Jeremy Bentham ⁶ (1748-1832).

L'utilitarisme consiste dans l'élaboration du problème des biens : comment ils sont produits, comment ils s'organisent, comment ils sont répartis,

etc. Lacan fait remarquer que les besoins de l'homme se logent dans l'utile et qu'à ce stade il n'y a pas de problème – le maximum d'utilité pour le plus grand nombre. Le problème vient de ce que ces biens produits n'ont pas seulement une valeur d'usage mais une utilisation de jouissance. Et il ajoute : « Le domaine du bien est la naissance du pouvoir. » Accumuler des biens, des richesses, en en privant les autres, c'est en effet accumuler du pouvoir. Mais Lacan précise : « Ce qui s'appelle défendre ses biens n'est qu'une seule et même chose que se défendre à soi-même d'en jouir. » Ce qui est pour le moins paradoxal.

Pour illustrer ce paradoxe, Lacan évoque le *potlatch*⁷, qui était une pratique en usage dans certaines sociétés dites primitives. Cette pratique consistait en ceci : lors d'une fête, l'hôte qui recevait tenait à montrer sa puissance à ses invités en brûlant une quantité considérable de ses biens (de l'huile ou d'autres produits de sa récolte). Plus il était puissant, plus il brûlait de biens. Loin donc de profiter de ses biens, la jouissance de l'hôte était de montrer sa puissance. De même, la jouissance des capitalistes n'est pas tant dans le fait de profiter de leurs biens que dans le pouvoir qu'ils trouvent à les accumuler sans fin (la plus-value). Autant dire que le pouvoir des capitalistes est une jouissance qui n'atteint jamais sa fin.

Un peu plus loin dans ce même séminaire, Lacan déclare : « Une part du monde s'est orientée dans le service des biens, rejetant tout ce qui concerne le rapport de l'homme au désir. C'est ce qu'on appelle la perspective post-révolutionnaire [...] on ne fait que perpétuer la tradition éternelle du pouvoir, à savoir – Continuons à travailler, et pour le désir vous repasserez⁸. » Ceci n'est pas très loin de ce qu'il dit à Milan en 1974. Je le cite : « Ce que je sais c'est que le marxisme a eu son résultat, un résultat étonnant : de faire collaborer les ouvriers à l'ordre capitaliste en leur redonnant le sentiment de leur dignité⁹ [...]. » Pour Lacan, les marxistes n'étaient donc que des collabos du capitalisme. Ainsi, s'il met dans le même panier le capitalisme et le marxisme, c'est parce que ces deux discours ignorent tout ce qu'il en est du désir, de la jouissance et de ses paradoxes. Or, c'est bien cette ignorance qui est le propre de tout discours du maître.

C'est pourquoi, s'il ne cesse de critiquer les effets néfastes de ce nouveau discours du maître, il n'est pas tendre non plus avec le discours du maître antique. Néanmoins il semble considérer que le capitalisme est plus envahissant, du fait de tous ses appareils qui nous dominent. Ces appareils, qu'on peut considérer comme des biens, ainsi que la plus-value, diffèrent du Bien promu par le discours du maître antique. Lacan le développe également dans *L'Éthique* et il le rappelle dans *Encore* et à Milan en 1972, où il parle

de « l'existence, de l'être et de l'essence », qui sont les trois notions de base de l'ontologie d'Aristote sur laquelle s'appuyait le discours du maître antique.

Discours du maître

Il ne me semble pas inutile de rappeler le commentaire que Lacan fait du discours du maître antique, puisqu'on ne peut pas ignorer que certains jeunes aujourd'hui sont tentés par des idéologies religieuses, parfois même au prix de leur vie (voir les kamikazes de Daech). Or, le discours religieux, qu'il soit extrémiste ou modéré, est une variante du discours du maître antique. Pour ce dernier, la sagesse de l'homme consiste à atteindre le Souverain Bien, soit la paix de l'âme. Et l'âme est ce qui dans l'être participe de l'essence divine. Ce que cherche Aristote, dit Lacan dans *Encore*, c'est ce qu'est la jouissance de l'être ¹⁰. Et en évoquant le Dieu des philosophes, il ajoute : « Qu'il y ait un être tel que tous les autres êtres moins êtres que lui ne peuvent avoir d'autre visée que d'être le plus être qu'ils peuvent être, c'est là tout le fondement de l'idée du Bien dans cette éthique d'Aristote, à laquelle je vous ai incités à vous reporter pour en saisir les impasses ¹¹. »

Si le Bien promu par le maître antique est une impasse, c'est parce que, comme Lacan le rappelle dans *Encore*, le Bien c'est le refoulé de tous les jours. Et ce que l'idéal du Bien refoule c'est évidemment le manque, la castration, mais aussi ce qu'il en reste, à savoir l'objet *a*. Ce refoulement, avec la jouissance paradoxale qu'il engendre, est donc le propre du discours du maître.

C'est sur ce même refoulement que repose le discours capitaliste. Mais ce qui a changé est la nature du Bien : celui promu par le maître antique était un Bien spirituel, alors que celui promu par le capitaliste est un bien matériel. Ou, autrement dit, la jouissance de l'être a cédé la place à la jouissance de l'avoir. Mais toutes les deux, étant des jouissances qui ignorent la castration, ne peuvent se confronter qu'à une impasse. Ce qui a changé également c'est que le discours du maître antique faisait lien social, en tant qu'il s'appuyait sur l'idéal commun du Bien suprême. En revanche, sous le discours capitaliste, dit Lacan, tout individu devient un prolétaire, privé de lien social et réduit à être au service de ces appareils qui ne sont que des objets plus-de-jouir en toc. L'idéal commun a donc cédé la place à des objets, qui non seulement sont des objets plus-de-jouir en toc, mais impliquent une jouissance solitaire. Or, le capitalisme n'est que le corollaire du discours scientifique moderne. Et c'est bien à la naissance de ce dernier qu'on doit la chute des idéaux collectifs, plus qu'à l'échec du marxisme, comme certains le prétendent.

La science antique s'appuyait sur la philosophie en s'interrogeant sur l'être et l'essence des choses. En revanche, la science moderne ne s'appuie que sur le mathème. C'est le mathème qui fait exister les choses. Lacan le rappelle à Milan en 1972. On a fini par s'apercevoir, dit-il, que ce n'est pas à méditer sur l'être qu'on fera en rien le moindre pas car le mot « être » n'a aucun sens en dehors du langage. « C'est un effet d'histoire, que nous en sommes à nous interroger, non sur notre être, mais sur notre existence : Je pense donc je suis. » On sait que c'est dans cet aphorisme de Descartes que Lacan voit la naissance du discours scientifique moderne. Et il poursuit : « Nous en sommes à ça : à interroger l'"il existe" au niveau du mathème, au niveau de l'algorithme ¹². »

Or, le mathème, étant une construction langagière, une construction signifiante, n'a pas de sens, contrairement à l'idéal, qui non seulement transmettait un sens commun, mais était garanti par l'Être suprême (le Dieu de philosophes). Il en va de même pour la nouvelle conception du sujet, qui loin d'être une essence n'est que l'effet du signifiant. Et c'est bien cette fonction de l'Un du signifiant qui distingue la science moderne de la science antique, comme Lacan le rappelle dans *Encore* ¹³. Or, cet Un du signifiant va de pair, si l'on peut dire, avec l'Autre barré. Autrement dit, il n'y a plus d'Être suprême qui vienne le garantir. Dès lors, cet Un du signifiant n'est là que pour représenter la solitude et le maître se réduit à l'arbitraire de l'Un du signifiant : d'où la volatilité des idéologies communes, d'où aussi l'absence de lien social propre au capitalisme qui n'est que le corollaire de la science moderne.

Discours analytique

À Milan en 1974, Lacan fait remarquer que le savoir scientifique a commencé par s'appuyer sur le réel des astres de la voûte céleste. « On s'imagine [dit-il] que de ce savoir, nous sommes le reflet, qu'il y a quelque chose qui s'appelle l'âme qui reflète le ciel [...]. » Mais, « maintenant qu'ils l'ont *matérialisé*, [ce réel] [...] ils s'aperçoivent que ça n'a pas beaucoup de rapport avec leur vie de tous les jours ». Du coup, ces tas d'appareils qui dominent l'homme, qui l'écrasent même, poursuit Lacan, « le mettent dans l'urgence de savoir comment il vit [...] alors on en est arrivé à penser qu'il y avait des gens qu'il fallait aider à vivre et pour ça on a élucubré un autre savoir, qui essaye quand même de voir le rapport que ça a avec la vie ¹⁴ [...] ». »

Lacan ne fait ici que rappeler que le savoir de l'inconscient, élucubré par Freud, est impensable avant l'avènement de la science moderne. Ainsi, dans *L'Envers de la psychanalyse* ¹⁵ (1969-1970), il dit que le discours de la

psychanalyse n'est pas le complément du discours de la science, mais qu'il est conditionné par celui-ci, du fait que le discours de la science ne laisse aucune place à l'homme. D'où le mal de la jeunesse, pouvons-nous conclure.

Toujours à Milan en 1974, Lacan dit : « Le savoir [scientifique] ne lui sert qu'à ça [à l'homme], faire des choses qu'il croit qu'il a créées [...]. » Mais, « il y a quand même quelque chose qu'il sait très bien qu'il ne sait pas : c'est ce qui concerne le sexe ». Et il ajoute que ce dont le sujet parle sur le divan, « c'est non seulement de quelle peine il a bien souvent à faire l'amour, mais de quelle peine il a à savoir en fin de compte qui il aime ». De même, toujours à Milan en 1972, il s'adresse à son auditoire ainsi : « Pour vous, baiser avec une fille ça ne marche jamais. Pour la fille c'est la même chose [...] il n'y a rien qui marche si mal que les rapports de l'homme et de la femme ¹⁶. » Et là-dessus, la science ne peut rien apprendre à l'homme.

Par contre, un rêve ou un lapsus peut lui en apprendre un petit bout. Mais un petit bout de quoi, sinon des malentendus dont l'amour s'enrobe pour masquer qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Il n'y a que de l'Un tout seul. C'est à cause de cet impossible rapport que l'amour ne s'écrit, poursuit Lacan, « que grâce à un foisonnement, à une prolifération de détours, de chicanes, d'élucubrations, de délires, de folies [...] qui tiennent dans la vie de chacun une place énorme ». Et encore une fois il conclut : « Tout ce qui se passe au niveau de ce qu'on appelle comme ça la jeunesse, est très sensible parce que ce que je pense c'est que si le discours analytique avait pris corps [...] ils sauraient mieux ce qu'il y a à faire pour faire la révolution ¹⁷. »

« Ce qu'il y a à faire », il l'explique davantage à Vincennes, le 3 juin 1970. Je le cite : « La chose que vous pouvez avoir à faire, c'est de serrer au plus près l'impossibilité. C'est en cela que tel ou tel [...] peut accomplir ce qui mérite vraiment le titre de révolution quant au discours du maître. [...] il vaudrait mieux pour vous [...] d'être analystes, d'être en position d'interroger ce qu'il en est de la culture en position maîtresse [...]. Vous avez, non pas à produire de la culture, vous avez à chercher un cran plus bas, [...] l'impossible du réel ¹⁸. » Autrement dit, ce que Lacan ne cesse de signifier à la jeunesse, c'est que le discours analytique est le seul à mettre en question le discours du maître, lequel ne peut que conduire à une impasse du fait qu'il masque l'impossible rapport, la castration. Or, tant que le sujet n'a pas assumé cet impossible, cette castration inévitable et ce qu'il en reste (l'objet *a*), il ne peut que se sentir impuissant face à ce Bien spirituel inaccessible ou dominé par tous les objets plus-de-jour en toc.

L'objet *a* de la pulsion, dit Lacan à Milan, est ce qui reste idiot. « Idiot » vient du grec *idiotès*, qui signifie le propre, le particulier, et qui s'oppose au

commun. Si ce mot est devenu une insulte c'est parce que dans la Grèce antique, il désignait aussi l'homme vulgaire, sans éducation, qui ne participait pas à la vie politique, donc à l'idéal du Bien commun. Lacan signifie ici que l'objet *a* est toujours particulier à un sujet et dans ce sens il est l'envers de l'idéal du Bien commun. Cela revient encore une fois à dire que « l'idéal du Bien » refoule la castration et ce qui en reste : l'objet *a*. Or, ce que découvre l'expérience analytique, c'est que c'est ça qui donne son essence à la nouvelle subjectivité. On peut donc conclure que, dans le discours analytique, l'objet *a* vient à la place des objets plus-de-jouir en toc capitalistes ou de l'âme de la philosophie antique.

Pour résumer, si comme je l'ai dit Lacan prenait la mesure de la révolte des jeunes, en même temps il tenait à leur signifier qu'aucun discours du maître, aussi révolutionnaire fût-il, n'était en mesure de prendre en compte le mal de la jeunesse. Cela avait des effets divers. Certains le traitaient d'individualiste ou de bourgeois, d'autres de clown. Mais si malgré cela c'est dans la jeunesse que Lacan mettait son espoir, comme il l'avance à Milan, c'est probablement parce qu'il savait que c'est à ce moment de la vie qu'on ne peut pas éviter de se confronter à la castration. Après non plus, évidemment. Mais c'est au moment de la jeunesse que le sujet commence à expérimenter, dans sa chair, qu'il n'y a rien qui marche si mal que les rapports de l'homme et de la femme. Ce que Lacan espérait donc, sans doute, c'est qu'au moins certains de ces jeunes finiraient par s'interroger sur les impasses auxquelles leur désir se confrontait. Or, s'il n'y a que le discours analytique qui interroge ces impasses, cette interrogation n'a rien d'un individualisme, au sens d'un nombrilisme, comme on l'entend souvent. En effet, cette interrogation, bien qu'elle ne se fasse qu'au un par un, a toujours des effets sur le lien social.

Par ailleurs, si Lacan espérait que certains jeunes finiraient par s'engager dans l'expérience analytique, il prenait soin de les avertir que cela ne consiste pas dans le fait de se proclamer lacanien. Autrement dit, cela ne consiste pas à faire de l'enseignement de Lacan un nouveau discours du maître dont les mots d'ordre viendraient taguer les murs des universités. Cela ne veut pas dire évidemment qu'il ne faut pas parler de psychanalyse à l'Université. Mais s'engager dans le discours analytique, c'est autre chose. C'est se mettre à l'épreuve de ce discours, en interrogeant les paradoxes de son propre désir et de sa propre jouissance. Et cette épreuve, loin de s'appuyer sur des mots d'ordre, ne fait qu'introduire du désordre. Ce désordre est à entendre dans deux sens différents. Le discours analytique fout en effet la pagaille, en désordonnant ce que le discours du maître avait ordonné. Mais ce désordre est également à entendre au sens où l'expérience

du divan amène le sujet à ne plus céder sur son désir. Cela implique, non pas que le sujet n'en fait qu'à sa tête, mais qu'il assume la perte primordiale de jouissance (la castration), tout en reconnaissant ce qu'il en reste, à savoir l'objet *a* qui cause son désir. Et par conséquent, cela implique qu'il ne se soumet plus à l'ordre du maître qui, lui, refoule le savoir de la castration. Dès lors, on peut conclure que ce « dés-ordre », plus qu'une révolution, est une subversion. Une subversion du savoir, en tant que ce n'est plus au savoir du maître que le sujet s'identifie, mais au savoir de l'inconscient dont il est l'effet. C'est ce que Lacan appelle l'identification au symptôme, soit au mode de la jouissance qui lui est particulière (idiotie).

Pour conclure, je dirai, à l'instar de Lacan, que pour combattre le mal de la jeunesse, on ne peut qu'espérer qu'au moins certains jeunes finissent par s'aventurer dans l'expérience analytique, même si parfois, comme disait Picasso, « il faut longtemps pour devenir jeune ».

Mots-clés : jeunesse, discours capitaliste, discours analytique, Bien, objet a.

* ↑ Intervention au séminaire collectif « Lacan et la jeunesse », dans le cadre des activités du pôle 9 Ouest, à Rennes le 26 janvier 2017, sous le titre « Discours analytique : révolutionnaire ou subversif ? ».

1. ↑ J. Lacan, « L'Impromptu de Vincennes (Analyticon) », intervention à Vincennes le 3 décembre 1969, dans *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 227-240.

2. ↑ Discours de J. Lacan à l'université de Milan le 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue *Lacan in Italia 1953-78. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, parue dans l'ouvrage bilingue *Lacan in Italia 1953-1978, En Italie Lacan, op. cit.*, p. 104-147.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 239.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 269 et suivantes.

7. ↑ *Ibid.*, p. 275-276.

8. ↑ *Ibid.*, p. 367.

9. ↑ Conférence donnée au Centre culturel français, art. cit., p. 104-147.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 66.
11.  *Ibid.*, p. 77.
12.  Discours de J. Lacan à l'université de Milan, art. cit., p. 32-55.
13.  *Ibid.*, p. 116.
14.  Conférence donnée au Centre culturel français, art. cit., p. 104-147.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 171.
16.  Discours de J. Lacan à l'université de Milan, art. cit., p. 32-55.
17.  *Ibid.*
18.  J. Lacan, *Impromptu n° 2*, seconde conférence publique de Jacques Lacan à l'université de Vincennes prononcée le 3 juin 1970, transcrite dans Jacques Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Éditions de l'Association lacanienne internationale, 2006, p. 225-215.